

A Sissonne, le 24 mai 2024

ORDRE DU JOUR N°52

Officiers, sous-officiers,
caporaux-chefs, caporaux et militaires du rang
du Centre d'entraînement aux actions en zone urbaine – 94^e régiment d'infanterie

La guerre est revenue aux marches de l'Europe. Les images d'agglomérations dévastées donnent une idée de la violence des combats. Les batailles qui scandent la guerre ont souvent le nom de villes : Marioupol, Bakhmout et Kherson mais aussi, Gaza, Khan Younès et Rafah.

Il ne s'agit pas d'un hasard. La guerre est un phénomène social : elle évolue au rythme des sociétés ; elle en épouse les tendances et les bascules.

Les villes sont d'abord une réalité humaine. Elles constituent désormais le principal lieu d'habitation. Elles s'étendent et se densifient. A l'échelle du globe, la population se concentre dans les agglomérations : aujourd'hui la moitié ; en 2050 ce seront les trois quarts de la population mondiale. Dans les villes se trouve la richesse : biens, capacités de production et viviers du recrutement.

Les villes sont aussi des enjeux tactiques. Une ville est un verrou, un carrefour logistique ou une citadelle. La notion de rapport de force y prend tout son sens. Pour l'assaillant, le succès dans un combat en localité s'obtient dans un rapport de force disproportionné : le ratio est au minimum de six soldats pour un combattant retranché même s'il n'a que de faibles moyens de défense. Pour le défenseur, la ville a un pouvoir égalisateur ; l'avantage est de son côté. La ville permet d'enliser l'ennemi ; de s'appuyer sur les destructions pour briser la manœuvre et exposer l'assaillant ; de pratiquer une guerre du faible au fort qui neutralise la supériorité technologique adverse. Les villes demeurent surtout des symboles politiques. Elles incarnent la Nation dont elles sont des images à l'échelle locale. Les grandes agglomérations sont des lieux de pouvoir : des lieux de décision, des lieux d'histoire et des lieux de culture. Lorsqu'elle n'est pas sous le feu, la ville est le havre où l'arrière s'organise pour soutenir le front. Lorsqu'une ville tient, elle incarne la résilience de la Nation. Si elle tombe, les effets sont dévastateurs. La ville est le lieu de l'affrontement décisif des volontés.

L'armée de Terre le sait. Elle sera systématiquement engagée en ville. Il n'existe aucune alternative à cette tendance de fond. Pour les soldats, les zones bâties et habitées constituent un milieu exigeant pour manœuvrer, commander, se coordonner et exploiter l'environnement. Le milieu urbain provoque le vertige. Tout y est décuplé : les soldats requis pour maîtriser un terrain qui s'étend des égouts aux étages les plus élevés ; les munitions pour produire les effets attendus ; les délais pour remplir une mission ; les menaces à parer depuis les frappes d'artillerie jusqu'aux tireurs d'élite en passant par le piégeage et l'instrumentalisation des populations. Par sa complexité, le milieu urbain impose une approche, des capacités et une science spécifiques. La guerre ne s'y improvise pas.

L'armée de Terre n'a pas attendu l'Ukraine et Gaza pour se mettre en ordre de marche. Elle prépare ses compagnies, ses régiments et ses brigades au combat en localité. Le centre d'entraînement aux actions en zone urbaine en est l'outil le plus abouti. L'intuition qui a prévalu il y a vingt ans était la bonne : l'armée de Terre a besoin d'un centre dédié au combat urbain. Les nombreuses unités françaises et étrangères qui s'y entraînent attestent de la pertinence de ce choix.

Pourtant, l'humilité est de rigueur.

Dans son histoire moderne, l'armée de Terre ne s'est engagée en ville que de manière marginale ; ses actions s'inscrivaient dans le cadre de combats asymétriques au confort opératif assuré : supériorité aérienne, blindage, capacités d'observation, d'écoute et de neutralisation qui surclassaient l'adversaire. L'armée française n'a pas mené des combats urbains de haute intensité, ceux qui cumulent les difficultés du fait de la durée de l'engagement, de la dimension de la ville, de la létalité des moyens et du niveau équivalent des forces en présence.

L'armée de Terre aborde donc le combat en localité avec pragmatisme. Elle sait que la compétence s'acquiert par un travail acharné. Elle a la conviction que la réflexion doctrinale et l'entraînement tactique sont les deux piliers sur lesquels appuyer ses capacités.

Le CENZUB est le centre de gravité de cette dynamique. Il est un camp de manœuvre et un laboratoire. Chaque année, vingt mille soldats de l'armée de Terre s'y entraînent pour se hisser à la hauteur des exigences d'un combat difficile. Toutes les unités ont éprouvé leurs procédures, leurs moyens de commandement et leur détermination dans la saisie ou la défense du village de Beauséjour et de la ville de Jeoffrecourt. Pas un sergent qui n'ait été surpris par la lenteur des progressions en ville ; pas un capitaine qui n'ait mesuré l'impératif d'une coordination interarmes rigoureuse ; pas un chef de corps qui n'ait été surpris par la brutalité des contrattaques de la force adverse.

Alors que s'ouvre une nouvelle ère stratégique, et que des compétiteurs contestent l'ordre international en cherchant à nous imposer leur volonté et à tester notre résilience, le devoir de l'armée de Terre est de s'entraîner sans relâche pour être prête : prête à s'engager sur court préavis ; prête à appuyer un allié ; prête aux combats les plus durs en milieu urbain s'il le fallait. J'ai confiance dans le Centre d'entraînement aux actions en zone urbaine- 94^e régiment d'infanterie. Il poursuivra la dynamique amorcée. Il remplira sa mission pour forger l'armée de Terre de combat dont la France a besoin ; l'armée de Terre que l'on engage pour vaincre.

Général d'armée Pierre Schill

